

VII

Crainte est maladie

Je me souviens d'un canonnier qui lisait dans les mains. Il était bûcheron de son métier et formé par cette vie sauvage à l'interprétation immédiate des signes ; je suppose qu'à l'imitation de quelque autre sorcier il s'était mis à observer aussi le creux des mains ; et c'était là qu'il lisait la pensée, comme nous faisons tous dans le regard et dans les plis du visage. Au bois des Clairs Chênes, à la lueur d'une bougie, il retrouvait son temple et sa majesté, disant au sujet des caractères des choses souvent justes et toujours mesurées, annonçant aussi l'avenir prochain et l'avenir lointain de chacun, choses qui ne font point rire. Et j'eus occasion de remarquer dans la suite qu'une de ses prédictions se trouva vérifiée ; en quoi sans doute j'ajoutais quelque chose au souvenir, car il m'était agréable de retrouver la prédiction dans l'événement. Ce jeu de l'imagination m'avertit une fois de plus, et me confirma dans la prudence que j'ai toujours suivie ; car je n'ai montré les lignes de ma main ni à lui ni à aucun autre. Toute la force de l'incrédulité est en ceci qu'on ne veut point consulter l'oracle ; dès qu'on le consulte, il faut y croire un peu. Aussi la fin des oracles, qui marque la révolution chrétienne, n'est-elle pas un petit événement.

.Thalès, Bias, Démocrite et les autres vieillards fameux des temps anciens avaient sans doute une ten-

sion artérielle peu satisfaisante dans le temps où ils commençaient à perdre leurs cheveux ; mais ils n'en savaient rien ; ce n'était pas un petit avantage. Les solitaires de la Thébàïde se trouvaient encore mieux placés ; comme ils espéraient la mort au lieu de la craindre, ils vivaient très longtemps. Si l'on étudiait physiologiquement et de très près l'inquiétude et la crainte, on verrait que ce sont des maladies qui s'ajoutent aux autres et en précipitent le cours, en sorte que celui qui sait qu'il est malade, et qui le sait d'avance d'après l'oracle médecin, se trouve deux fois malade. Je vois bien que la crainte nous conduit à combattre la maladie par le régime et les remèdes ; mais quel régime et quels remèdes nous guériront de craindre ?

Le vertige qui nous prend sur les hauteurs est une maladie véritable, qui vient de ce que nous mimons la chute et les mouvements désespérés d'un homme qui tombe. Ce mal est tout d'imagination. La colique du candidat de même ; ainsi la crainte de répondre mal agit aussi énergiquement que l'huile de ricin. Mesurez d'après cela les effets d'une crainte continuelle. Mais pour se rendre prudent à l'égard de la prudence, il faut arriver à considérer ceci, que les mouvements de la crainte vont naturellement à aggraver le mal. Celui qui craint de ne pas dormir est mal disposé pour dormir, et celui qui craint son estomac est mal disposé pour digérer. Il faudrait donc mimer la santé plutôt que la maladie. Cette gymnastique n'est pas connue dans ses détails, mais on peut parier que les gestes de la politesse et de la bienveillance se rapportent à la santé, d'après cette sorte de théorème selon lequel les signes de la santé ne sont autres que les mouvements conformes à la santé. Les mauvais médecins seraient

donc ceux qu'on aime assez pour vouloir les intéresser à ses propres maux ; et les bons médecins sont ceux au contraire qui vous demandent selon l'usage : « Comment allez-vous ? » et qui n'écoutent pas la réponse.

5 mars 1922